



CULTURE

Anthony Bajon, Tintin de banlieue

Le jeune acteur a été remarqué dans « La Prière », de Cédric Kahn

PROFIL

Lorsque Anthony Bajon est revenu en 2018 de Berlin avec son prix d'interprétation – un Ours d'argent –, pour *La Prière*, de Cédric Kahn, son frère Daniel, de deux ans son aîné, a dit : « Ah oui, viens, on va courir. » Vigneux-sur-Seine. Le 91 – Essonne. Un petit quartier pavillonnaire au milieu des cités. Père serrurier, mère comptable. C'est là que le jeune comédien de 25 ans, à l'affiche de *Tu mérites un amour*, de Hafsia Herzi, a grandi. « Chez moi, pas de star, pas d'acteur, et c'est bien comme ça... », dit-il.

Il a donné rendez-vous à 8 heures du matin à la terrasse d'une brasserie parisienne. Parce qu'ensuite il enchaîne les répétitions. L'ex-toxico, boule de rage et d'énergie, de *La Prière*, l'amoureux transi, attentionné et rond, de *Tu mérites un amour*, a depuis perdu 10 kilos pour *Au nom de la terre*, d'Edouard Bergeon, où il donne la réplique à Guillaume Canet (sur les écrans le 25 septembre), et s'apprête à jouer dans *La Troisième Guerre*, de Giovanni Aloi, un soldat de la mission « Sentinelle » pris dans une manifestation antigouvernementale. « Tous les jours, je me dis : ce n'est pas gagné. Ne pas tomber dans l'euphorie. *La Prière*, pour moi, c'était le train à ne pas louper. J'y ai jeté toutes mes forces. J'en suis sorti épuisé. »

Drôle de paroissien : un mélange de réserve polie – orange

pressée, tartine – et de combattant en quête d'une place au soleil. Dès qu'il peut, il nage, joue au foot ou au tennis, va à la salle de sport... « J'ai toujours eu beaucoup de névroses, que je n'ai jamais pu extérioriser. Le cinéma me permet de les sortir. Dans *La Prière*, lorsque je pleure, cela a l'air réel parce que ça l'est. »

Tous les ans à l'école, au collège, au lycée, sur la fiche de renseignements, Anthony Bajon écrivait comme métier qu'il aimerait faire « acteur ». Et jamais on ne l'a pris au sérieux. « Mais non ! Comme métier, que veux-tu faire ? » me reprenait-on. Mes potes me disaient : « Ah tu veux faire le clown ! » J'ai grandi en rêvant de faire du cinéma sans y avoir accès. J'ai été un enfant très seul. »

« Savoir ce que l'on veut »

Il a 5 ans lorsque, après une projection du *Roi Lion* au Grand Rex, sur les Grands Boulevards à Paris, il décide qu'il fera du cinéma. Passe ton bac d'abord, disent ses parents qui néanmoins l'inscrivent à une école de théâtre dans le 15^e arrondissement de Paris, trouvée sur Internet. Tous les samedis, il saute dans le RER D, direction la capitale : « Il faut savoir ce que l'on veut. » Ce petit gabarit porte un brillant à l'oreille gauche qu'il a fait percer à 18 ans, après le bac. « C'était très symbolique. J'étais majeur, je me suis dit : ma vie est à moi. Désormais, que je la réussisse ou que je la plante, c'est ma responsabilité. »

Sagesse surprenante. « Sage ? Non. Si je disais ça, je me ferais charrier... J'ai grandi dans un monde violent. Disons... que je me suis assagi avec le cinéma. » Il lit des polars, écoute La Fouine et Nekfeu, et refuse de montrer son sexe et ses fesses à l'écran de peur que son corps ne reste en pâture sur les réseaux sociaux pour les siècles des siècles. De même, il refuse tous les rôles où il devrait fumer.

« J'aimerais bien interpréter *Tintin* », confie-t-il en souriant de toutes ses dents. Avec ses joues roses, il ne manque que la houppie. En attendant, il va là où on l'appelle, donnant au cinéma d'auteur le cachet de gamin prolo que ce dernier recherche.

« J'aurai toujours une identité de banlieue, soupire-t-il. Ma copine est parisienne. Elle et ses potes le disent : j'ai des codes de banlieusard. Même si je ne sais pas ce que cela veut dire. Je ne m'en formalise pas. C'est ce qui se dégage de moi à l'image. Difficile de le renier. »

Rastignac timide mais pugnace, il apprend l'anglais (« Faut que je le parle couramment »), bosse sa diction, son énergie, son corps. « Observer les grands acteurs et metteurs en scène sur les plateaux de tournage, pour moi, c'est la clé », explique le jeune homme. Pour « travailler le lâcher prise », lui qui se trouve ridicule quand il danse ou chante s'oblige à le faire, lorsqu'il est seul, devant le miroir – « jusqu'à m'oublier ». ■

LAURENT CARPENTIER